

Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung
Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat
Band: 15 (1939-1940)
Heft: 40

Artikel: Tenir et se retenir
Autor: Thomi, W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-712821>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LE SOLDAT ROMAND

Soldats suisses!

En ce jour où commence la 650^e année de notre alliance fédérale, je tiens à m'adresser à chacun de vous par un message personnel.

Remercions tout d'abord le Seigneur qui nous a si longtemps préservés à travers les crises de l'histoire et prions-le pour qu'à l'avenir encore Il nous accorde Son secours. Lui seul nous rendra dignes du trésor qu'Il nous a confié et capables de le sauver.

L'anniversaire que nous célébrons vous trouve encore sous les armes, ou préparés à les reprendre au premier signal du danger. Beaucoup veillent à nos frontières, parce que la guerre continue et qu'il faut rester prêts, quoi qu'il arrive. D'autres ont repris leur tâche civile, parce qu'il faut assurer le pain de chaque jour. Que chacun de vous, quel que soit le poste où il se trouve, comprenne qu'il travaille encore à la défense du pays. La mobilisation n'est pas finie. Il faut que chacun de vous sache pourquoi il est là, ce qu'il doit faire, et ce qu'il doit défendre.

Au seuil d'une année décisive, je vous donne ces deux mots d'ordre: pensez en Suisses et agissez en Suisses.

Penser en Suisses veut dire: respecter l'homme dans le voisin, chez nous comme au dehors de nos frontières. C'est pourquoi nous plaçons le droit au-dessus de la force, l'humanité au-dessus de l'intérêt matériel. C'est pourquoi nous nous réjouissons de nos diversités de langues, de races et de cultures. Et c'est pourquoi nous devons rester neutres dans la lutte des grandes puissances, nous efforçant de les comprendre telles qu'elles sont, tout en demeurant fidèles à ce que nous sommes.

1^{er} août 1940.

Agir en Suisses veut dire: réaliser de plus en plus notre mission de solidarité civique. C'est pourquoi nous devons nous unir pour la défense de notre Etat, mais aussi pour sa rénovation, suivant l'exemple de nos pères. Chacun de nous doit agir à sa place comme un citoyen responsable du bien de la communauté. Chacun de nous doit se conduire de telle manière que notre union ne soit pas un vain mot, mais un effort pratiqué et quotidien d'entraide sociale, de sacrifice mutuel et de service librement consenti. C'est à ce prix que nous sauverons nos libertés et notre indépendance.

Impressionnés par les récits que nous rapportent les témoins des batailles livrées à l'étranger, beaucoup s'interrogent: «A quoi bon résister?»; et ils concluent: «Quoi que nous fassions, nous ne serons pas en mesure de nous défendre».

Raisonnement ainsi n'est digne ni d'un Suisse, ni d'un soldat. C'est faillir au devoir. C'est méconnaître la force naturelle de notre pays, les possibilités de résistance incomparables que nous offrent notre terrain boisé, accidenté, riche en obstacles et en couverts, nos montagnes enfin. Il y a, dans les méthodes de Morgarten, un exemple éternel que je vous donne, à vous soldats, comme je le donne à vos chefs.

Lorsqu'ils fondèrent la Confédération, les hommes libres des trois cantons groupés autour du massif du Gothard jurèrent de se prêter secours «contre quiconque tenterait de leur faire violence ou de les molester en leurs personnes et en leurs biens».

Au premier jour de mobilisation, vous avez juré, vous aussi, de défendre jusqu'à la mort votre Drapeau et votre Etat. Soldats suisses, vous n'êtes pas déliés de ce serment! Qu'il soit renouvelé, en cet anniversaire, et qu'il dure à jamais, s'il plaît à Dieu.

Le Général:
GUISAN.

TENIR ET SE RETENIR

Chargée de tout son barda, la section avançait péniblement dans l'ombre mouillée du sous-bois. Les hommes qui la composaient étaient pour la plupart des *vieux* qui tenaient le coup aussi bien que les *bleus*. Les veines du front gonflées par l'effort, la peau luisante de sueur, ils marchaient d'un pas solide et régulier.

Ils débouchèrent tout à coup dans une clairière où tournoyait une éblouissante poussière de clarté, où flam-

baient mille herbes vives, comme si un obus de soleil venait d'y éclater. L'endroit était trop beau pour ne points'y arrêter. Les premiers lieutenants commandaient un repos.

Les hommes s'assirent sur les troncs, allumèrent des cigarettes et les pensées se ranimèrent dans toutes les têtes.

— Dimanche demain! dit Raviez à Fleurot. Tu as de la veine de pouvoir aller chez toi...

Fleuret sourit et haussa les épaules.

— Tu n'es pas content de revoir ta femme? s'étonna Raviez.

— Que si... dit Fleuret. Rudement content! Seulement, ce qui m'embête, c'est qu'au bout d'un moment, elle commence à me raconter tous les bobards qu'elle a appris et elle me demande si c'est vrai. Moi, ça me met en rage. Je fais du raffut... Ça lui fait de la peine... et à moi aussi.

— Ces charrettes de femmes, fit Gottlieb qui était célibataire. Quand on n'est pas là pour leur expliquer, elles ne savent plus voir clair.

Et, à sa manière, il se mit à dire comment il fallait résister à cette déliquescence des esprits que provoque le souffle maléfique des paroles à demi vraies, à demi fausses, des racontars bâtarde nés de bouches suspectes, et comment il convenait de lutter contre soi-même d'abord et *tenir*, par une longue et souple patience, contre l'érosion intérieure.

Tous, ils approuvèrent et bientôt, les rires reprirent.

Seul Démoret demeurait pensif. Il regardait droit devant lui, loin derrière la forêt là-bas, dans son village tout plein aussi de militaires, où sa femme était restée seule. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser à ce qu'il avait appris... que sa femme s'*amusait*, qu'elle *sortait*. Il essayait de la justifier. C'est sûr... Elle était trop seule... Il fallait bien qu'elle ait un peu de distraction... Il soupira et pensa: «Mais quand même...» et il n'osa pas penser plus loin. Il ferma les yeux pour être bien seul avec sa peine.

Mon pauvre Démoret, oui, elle pourrait quand même, ta femme qui s'ennuie, respecter un peu ton amour inquiet et se *retenir*, se rappeler qu'elle est femme et que ce beau titre de noblesse oblige. Je voudrais qu'en lisant ces lignes, elle et toutes celles qui lui ressemblent, comprennent qu'elles ne trahissent pas seulement l'amour en s'*amusant*, mais le pays aussi et qu'un soldat qui a le cœur endeuillé n'a plus toute sa force. Si elles pouvaient comprendre comme c'est joli d'être fidèles et comme c'est grand de lutter par l'amour contre tout le mal du monde!

Plt. W. Thomi.

La camaraderie et l'esprit de corps

L'affection particulière qu'on se voue entre compagnons de service et qu'on appelle la camaraderie contribue, elle aussi, à faire la valeur d'une troupe. Ceux qui, pour quelques mois dans les écoles de recrues, pour quelques semaines dans les cours de répétition, se trouvent subitement réunis côte à côte, dans la même section, dans la même chambrée ou la même grange, astreints aux mêmes travaux, en face des mêmes difficultés, appartiennent aux milieux les plus différents. On voit dans certaines régions le berger quitter son chalet de l'Alpe pour rejoindre l'artisan citadin et l'étudiant inscrit à l'université la plus proche. Tous trois ont répondu au même appel et s'apprêtent à remplir le devoir le plus sacré que la patrie leur impose. Il importe qu'ils vivent ensemble dans les meilleurs termes, qu'ils échangent leurs idées, qu'ils laissent leur cœur s'ouvrir et se dépouillent de tout égoïsme. Il leur en restera d'ineffaçables souvenirs. Qu'ils s'arment donc de bon vouloir et de prévenance; qu'ils fassent assaut de générosité; qu'ils se partagent les besognes suivant leurs aptitudes et se montrent prêts à tout mettre en commun, les bonnes aubaines comme les corvées. On ne saurait par exemple, à l'heure des distributions, oublier les camarades absents, en patrouille ou de faction, ou chercher à compléter son équipement à l'aide du bien d'autrui. La camaraderie est indispensable à un travail utile. Elle égaie les heures de déconsignation et elle soulage des fatigues des journées de manœuvres.

C'est aux intellectuels, à ceux qui ont le privilège d'être instruits, à faire les premiers pas. Qu'ils se gardent de considérer de haut ceux de leurs compagnons de service auxquels, peut-être, seules les ressources ont manqué pour acquérir une culture semblable à la leur. Ils pourraient avoir à s'en repentir amèrement dans le cours de leur carrière militaire et civile. Le sentiment d'une supériorité intellectuelle doit les stimuler au contraire à plus de complaisance tant en actes qu'en paroles envers les camarades moins fortunés. Qu'ils sachent s'en faire aimer à force de sympathie et de simplicité, car ils ont, eux aussi, beaucoup à apprendre à ce contact; ils y trouveront un complément à leur éducation morale. C'est une occasion unique de combattre bien des préjugés, de dissiper bien des malentendus et bien des méfiances. Qu'ils donnent toujours et partout l'exemple

de la discipline, et s'ils le peuvent qu'ils fassent sans pédanterie bénéficier l'ouvrier et l'agriculteur de leur savoir; ils en recevront en retour des leçons tout aussi profitables, et peut-être auront-ils plus vite qu'ils ne le pensent à leur demander aide, conseil et assistance. Il peut arriver à chacun de se sentir au cours d'une longue marche épuisé, le souffle court et la gorge sèche. Ce jour-là on sera tout heureux de voir un camarade plus vigoureux vous tendre sa gourde ou se charger pour quelques minutes du sac ou du fusil. Mais c'est en temps de guerre seulement, que le véritable esprit de camaraderie se révélera, qu'il prendra une grandeur tragique. Comment ne pas traiter en ami cher celui aux côtés duquel on fera le coup de feu et qui peut-être sacrifiera sa vie pour vous?

L'armée la mieux organisée perd la plus grande partie de sa valeur quand la camaraderie et la bonne harmonie n'y règnent pas. Si, au contraire, chacun est conscient de l'aide que lui prêterait son voisin à l'heure du danger, il en résultera un élan plus vigoureux dans l'attaque et dans la poursuite du but cherché.

Même si nous étions certains de ne jamais avoir la guerre, nous ne supprimerions pas notre milice sans dommage pour l'unité, la bonne entente, la vitalité, l'éducation morale, physique et nationale de notre peuple dont elle est la meilleure école.

L'esprit de corps est proche parent de la camaraderie. C'est lui qui fait se solidariser étroitement en toutes circonstances tous les éléments d'une unité et par eux tous les enfants du même pays et du même sol. Le drapeau en est le symbole, en même temps qu'il représente l'honneur d'une subdivision, aussi ne doit-il jamais être abandonné à l'ennemi. Le soldat ne saurait trop s'attacher à sa compagnie et à son bataillon qui doivent être pour lui comme une seconde famille. Si l'occasion se présente pour lui d'agir dans l'intérêt général, qu'il s'empresse de la saisir, même s'il n'en devait jamais être récompensé. Qu'il se souvienne d'autre part que toute lâcheté commise par un soldat, même en dehors du service, rejaille sur l'uniforme qu'il a l'honneur de porter et sur toute l'armée; qu'il garde constamment présente à la mémoire notre fière devise «Un pour tous, tous pour un».

Sch.